

Virgile - *Enéide*, VI - vers 305-330

C'est vers cet endroit que toute une foule répandue sur les rives se ruait,
Mères, époux, corps sans vie
De héros magnanimes, enfants, jeunes vierges,
Et jeunes gens placés sur les bûchers funéraires sous les yeux de leurs parents :
Aussi nombreuses dans les bois, au premier froid de l'automne,
Sont les feuilles qui se détachent et tombent, aussi nombreux sont les oiseaux
Qui se rassemblent vers la terre depuis le large, quand la froide saison
Les fait fuir à travers l'océan et les pousse vers des terres ensoleillées.
Ils se tenaient là debout, suppliant de traverser les premiers,
Et ils tendaient les mains dans leur désir d'atteindre l'autre rive.
Mais le sinistre nocher accepte tantôt ceux-ci, tantôt ceux-là,
Et refoule les autres loin du rivage.

Enée, étonné et ému par ce tumulte, demande :

“Dis-moi, vierge, que signifie cette course vers le fleuve ?

Que désirent ces âmes ? Et en fonction de quel critère

Les unes s'éloignent-elles des rives alors que les autres balaient de leurs rames les flots livides ?”

La prêtresse chargée d'ans lui répondit brièvement en ces termes :

“Fils d'Anchise, rejeton véritable des dieux,

Tu vois les profonds étangs du Cocyte et le marais du Styx,

Au nom duquel les dieux craignent de jurer et de faillir à leur serment.

Toute cette foule, que tu vois, est celle de malheureux morts sans sépulture :

Ce passeur, c'est Charon ; ceux que porte l'onde ont été inhumés.

Il n'est pas permis à ceux-là de passer ces rives horribles et ces flots rauques

Tant que leurs os n'ont pas trouvé le repos.

Ils errent cent ans et volètent tout autour de ces rivages ;

Alors seulement ils sont admis et voient enfin les marais tant désirés.